

Patrick Declerck

Socrate dans la nuit



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Patrick Declerck

Socrate
dans la nuit

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Patrick Declerck est né en 1953. Il est l'auteur d'un essai (*Les naufragés*, Plon, 2001), de nouvelles (*Garanti sans moraline*, Flammarion, 2004), d'un pamphlet (*Le sang nouveau est arrivé*, Gallimard, 2005), et d'un roman (*Socrate dans la nuit*, Gallimard, 2008).

Nous avons l'art afin
de ne pas mourir de la vérité.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Foutre le camp!...
Il faut foutre le camp!

LÉON TOLSTOÏ
à Astapovo

Je suis mort le 5 août 2005, à 8 h 47 exactement. Je le sais parce que j'ai regardé ma montre. J'étais dans mon lit. Mon chien, de toute sa longueur, était allongé contre mon côté droit. Les chiens aiment dormir dans la chaleur tendre de ceux qui les aiment. Ça les rassure. C'est toujours un peu inquiet, un vivant.

L'univers, imperceptiblement, a tremblé. Et la moléculaire pellicule de ma conscience, alors, s'est déchirée. Déchirée comme se déchirent toujours les choses. Au début, un tout petit peu et lentement, puis de plus en plus vite et enfin jusqu'à n'être plus que béance. De cette plaie sans bord et sans fond, des images sortaient, pêle-mêle et confuses. Il y avait, informes, un château, des champs dorés, un pont et, je crois, une forêt aussi. Et puis des mots que je ne comprenais pas et que je n'avais jamais dit à des gens qui m'étaient inconnus mais qui erraient là, comme des ombres

chinoises à travers une curieuse et opaline transparence. Tout cela m'était absolument nouveau et étranger. Pourtant, ces apparences, je les connaissais et les reconnaissais et les reconnaissais encore, jusqu'au vertige et la nausée. Mais une nausée particulière, spéciale, bien plus essentielle que simplement digestive, et comme issue d'un spasme écœuré du fondement de mon être même.

Je me suis dit, *ça y est, je suis mort*. Et j'ai regardé ma montre. Il était 8 h 47. Du matin. Ça ne m'étonnait qu'à moitié parce que je me suis toujours méfié des matins. Quoique pas assez, apparemment. Il est vrai aussi que l'on ne peut pas se méfier de tout, tout le temps... Le chien, lui, ne s'est aperçu de rien. Alors j'ai posé la main sur son flanc et il a enfoncé encore un peu plus sa tête dans le creux entre mon ventre et le matelas. Et il a poussé un petit grognement. De ces grognements intimes et discrets, à la frontière du soupir, qu'émettent les chiens quand ils sont apaisés et contents.

Plus tard, mon cadavre, mon reste, s'est levé et, dans la glace de la salle de bains, a scruté attentivement, œil après œil, crevasse après crevasse, ligne après ligne, le reflet mutique de son visage. Il n'y a rien vu d'inouï ou de particulièrement

changé. Simplement, j'étais toujours aussi laid. J'ai soupiré et puis j'ai pris une douche.

J'étais alors en vacances, dans la ville de N. Je n'y connaissais aucun médecin, mais des amis m'ont indiqué une adresse. Je suis allé à la consultation. Il n'y avait, dans la salle d'attente, assise sur une chaise bon marché, qu'une grosse dame qui attendait. Une de ces femmes simples qui ont, chevillé à l'âme, un immense et inaltérable besoin de parler. Le bruit impudique, sans nécessité, sans objet et sans fin qu'elles produisent en tout lieu et en tout temps leur sert d'existence, d'unique pensée, de seul plaisir. Ses petits yeux agiles, noirs, et porcins, dans sa face bouffie, comme deux petits raisins fiévreux posés sur une bouse de pâte grise, surie et molle, cherchaient les miens afin d'y forcer l'occasion d'un monologue. Heureusement, s'il est une chose que je sais faire, que j'ai appris à faire il y a bien longtemps, et pour laquelle, enfant même, j'ai tout de suite montré un indiscutable talent, c'est bien d'opposer au monde un visage d'une telle froideur, d'une telle distance, d'un tel mépris, que m'adresser impromptu la parole en public en devient impensable. Dans le silence forcé, je fermai les yeux.

Tu n'as pas de lèvres, me répétait ma grand-mère quand j'étais petit. Elles sont trop minces.

Ta bouche est dure. Ce sont les gens méchants qui n'ont pas de lèvres... Je pensais *mmh*...

Le médecin m'a reçu. C'était un de ces sexagénaires que l'on dit *bien conservé*, affligé probablement de déplorables propensions sportives, voire même peut-être vélocipédiques, et vêtu d'une chemise jaune à manches courtes, ornée d'un crocodile. Une de ces chemises qu'affectionnent, aux beaux jours, les cadres moyens lorsqu'il leur prend l'idée de faire décontractés tout en voulant rester élégants. Il m'écouta sans chercher véritablement à dissimuler l'agacement sourd d'un scepticisme ennuyé. Il m'examina en cherchant d'abord l'asymétrique dilatation des pupilles, signe pathognomonique — c'est-à-dire signature spécifique — d'un éventuel accident vasculaire cérébral. Puis il me demanda d'exécuter quelques mouvements graves et saugrenus tels que marcher sur place les yeux fermés, me toucher le bout du nez de la pointe de l'index en partant du bras en extension, rester debout marabout bout de ficelle d'abord sur une jambe et puis sur l'autre... Alors il a dit je ne vois rien peut-être que vous travaillez trop ce n'est rien de grave reposez-vous c'est trente euros.

Je l'ai remercié et j'ai pensé *primo* que je puisse travailler trop est rigoureusement impossible puisque je gagne ma vie en écrivant des livres et que

j'ai longuement médité ce choix — si j'ose dire — de carrière dans le but exprès, conscient et explicite, précisément de ne jamais, au grand jamais, travailler d'aucune manière que ce soit. Et *secundo* qu'un médecin incapable de distinguer un vivant d'un mort lorsqu'il en voit un assis en face de lui, ne saurait en aucun cas être tenu pour un homme sérieux. C'est alors que j'ai décidé de téléphoner à Capucine qui travaillait au CHU.

Capucine... Enfant, j'allais en visite chez une grand-tante à Ostende. Tante Esther. Elle parlait toujours de l'Angleterre comme de l'Atlantide, une île idéale, fabuleuse, enchantée, où elle avait vécu trente ans et qu'au fond elle n'avait jamais quittée. À tout le monde et quelles que soient les circonstances, compulsivement elle offrait *a nice cup of tea*. Non pas *a hot cup of tea*, *a good cup of tea*, ou *a strong cup of tea*, non, *a nice cup of tea*. Et dans ce *nice* se nichait tout l'effort de cinq siècles de civilisation britannique, sa *gentility* de *gentlemen*, sa bienséance tiède, bourgeoise et protestante. Tante Esther puisait en cette tasse de thé mythique réponse à toutes les crises et occasions de l'existence. Visite du facteur porteur d'un recommandé : *a nice cup of tea*. Invasion de la Pologne : *a nice cup of tea*. Un V1 qui tombe un peu plus loin dans la rue : *a nice cup of tea*... La

dernière fois que j'ai vu tante Esther, c'était à l'hôpital. Je lui posais la question qu'avec une involontaire ironie on pose toujours en ces cas-là : comment ça va ? D'un mouvement de la tête, elle m'indiqua le chirurgien qui passait : celui-là, c'est le fils de mon boucher. Ce commentaire lui semblait résumer parfaitement toute la situation. Puis, avec un regard agacé en direction d'un plateau-repas qui refroidissait à l'écart : et le thé est infect, ici. *Undrinkable. Utterly undrinkable.* Tante Esther, c'était quelqu'un.

Elle cultivait un jardin bizarre et échevelé dans lequel, crasseux et ataxiques, vivait un couple de gériatriques canards, Donald et Donaldine. Dans un coin, il y avait aussi tout un parterre de capucines dont les feuilles d'un extraordinaire vert tendre et les fleurs d'un orange vif à en paraître artificiel me ravissaient en semblant annoncer un je-ne-sais-quoi d'ailleurs plus propre, plus réel et plus frais.

J'avais rencontré Capucine quelques mois auparavant. Je donnais une conférence. Après, elle avait offert de me reconduire chez moi. Dans la voiture nous avons bavardé un peu. De tout et de rien comme on le fait dans ces cas-là, quand on ne se connaît pas. Avec les précautionneuses et myopes explorations d'antennes de fourmis. Elle était

divorcée et avait une fille. J'étais moi, une fois de plus et comme d'habitude, plus ou moins marié. Et moi aussi, j'avais une fille. Une fille de seize ans qui vivait loin d'ici et qui s'appliquait à me haïr avec une détermination, une constance et un manque d'humour véritablement réjouissants à constater chez un membre de cette jeunesse trop souvent et trop rapidement réduite, par une certaine presse, à une caricature de nonchalante frivolité... Oui, moi aussi j'avais une fille. Quelque part.

Capucine parla des îles grecques où elle aimait aller en vacances. Il nous était arrivé, à des moments différents, de séjourner aux mêmes endroits. À tout hasard, je glissai à ce propos que je songeais à écrire quelque chose sur Socrate.

Ce genre de remarque a l'avantage de faire miroiter dans une distance heureusement fort lointaine et qui, donc, n'engage à rien, des pages noircies de réflexions pleines d'intérêt, mais hélas encore trop indistinctes pour que l'on puisse, à leur sujet, se faire une quelconque opinion précise. D'ailleurs, je suis toujours sur le point d'écrire sur... Sur Socrate. Sur Shakespeare. Sur Spinoza. Sur... Mais cependant pas absolument aujourd'hui ou demain. Non, pas encore tout à fait maintenant. Ah, c'est que la chose est difficile, malaisée, truffée d'embûches et nécessite

maintes recherches et lentes et profondes ruminations...

Il est des moments, de plus en plus aigus et rapprochés dans le temps, où, avec une sorte de morbide et clinique curiosité, je me demande comment je parviens encore à me tolérer après cinquante-trois ans d'existence. Cinquante-trois ans de pitreries ininterrompues, de fulgurances racornies et cent fois réchauffées, de fausses confidences, de cabotinage épuisé... La vérité est que depuis longtemps, je ne suis plus qu'une plaisanterie éculée. La vérité est que tout homme à cinquante-trois ans — je ne dis pas cela pour me disculper, oh non, en aucune façon — n'est plus, et ce depuis longtemps, qu'une plaisanterie éculée.

Le bateau a été vu au large du cap Sounion. Il revient de Délos où, en souvenir de la victoire de Thésée sur le Minotaure, on va tous les ans rendre grâce, et offrir des sacrifices en l'honneur de Zeus. Le bateau a appareillé à la veille du procès. Délos n'est pas loin. Mais il y a les vents contraires et puis le temps des festivités. Après un mois, le voici qui est annoncé. Pas d'exécutions durant le pèlerinage, Athènes serait alors impure, et cela, aux dieux, déplairait. Mais voilà maintenant que le bateau revient. Qu'il sera là demain matin. Alors

ce sera pour demain. Socrate a été prévenu. Ses amis aussi. Demain.

Capucine parle et je l'écoute. En coin, évidemment, j'essaie d'apprécier la courbure de ses seins. Par réflexe, par esthétique aussi, et — bien malgré moi, je le jure — par un reste d'inclinaison foncière et charnelle, une inépuisable admiration devant le toujours majestueux spectacle d'une des merveilles de la nature. Capucine parle et conduit et je pense que nous pourrions fort bien continuer comme cela indéfiniment et rejoindre le périphérique puis l'autoroute du Sud, la frontière italienne, Rome, Naples, et prendre le ferry à Brindisi, et enfin arriver en Grèce où nous pourrions vivre heureux dans une petite maison blanche aux volets bleus, simple et d'une immaculée propreté, et qui donnerait sur une crique pas trop fréquentée et pas loin d'un petit restaurant à ciel ouvert où nous aurions nos habitudes. *Efcharisto. Kalimèra. Kalinikta...* Je suis un vrai con parfois. Souvent.

Oui, Capucine était de ces femmes comme on en rencontre tous les cinq à dix ans, de ces femmes avec qui on pourrait très bien vivre une vie, celle-là ou une autre, et en un instant, en un regard, elles le savent et nous aussi. Mais il y a la lassitude. La lassitude immense. Et la peur. Et la

nuit qui tombe. Et demain matin, il faut se lever tôt. La vie... Le poids bête de la vie. Alors... Alors, la tête penchée dans un demi-sourire d'excuse et l'esquisse du bout des doigts posés sur son épaule en un geste d'une lâche impuissance, on l'embrasse sur la joue et, avec ces compagnes de jusqu'au bout du monde, on ne traverse même pas la Seine. Je suis un vrai con parfois. Souvent.

Oui, alors j'ai téléphoné à Capucine à qui je n'avais pas parlé depuis des mois et elle a dit viens vite, ici, tu sais, on va bien te soigner. Mais à sa voix voilée d'un presque imperceptible bémol, j'ai su qu'elle avait bien compris, elle, que j'étais déjà ailleurs. Que j'étais parti de l'autre côté.

Monsieur Van Zandt? demande l'infirmier.

Nous sommes quatre à attendre de passer une IRM du cerveau. Il y a une fille d'une vingtaine d'années que tout le monde évite de regarder parce qu'elle porte une perruque évidente et ridicule, et qu'elle est bouffie et perfusée, et que de la prison sans barreaux de sa chaise roulante et de derrière un sourire que l'altération de ses traits rend mongoloïde, tout son corps déjà pourri hurle *voilà ce qui vous attend, tas de salauds...* Il y a un homme d'âge moyen. Ses yeux fixes et écarquillés semblent fascinés par on ne sait quelle atroce vision intérieure. Toutes les quatre à six minutes (je

chronomètre), des tremblements, des ondes brèves mais irrépessibles courent sur sa peau. Il frissonne comme frissonne la surface d'un lac qu'un léger souffle de vent vient un instant caresser.

Ces tremblements, j'en pressens aujourd'hui les prodromes insidieux. Sensibilité accrue du bout des orteils, des doigts, du bout de la langue. Comme une irritabilité latente et encore muette des nerfs qui guettent. Ça vient. Ça vient.

Il y a aussi une femme arabe et voilée qui est venue avec une proche, voilée elle aussi. La mère? La sœur? L'amie? Par moments, elles jettent autour d'elles des regards inquiets, puis se remettent à chuchoter presque à l'oreille l'une de l'autre. Elles parlent en même temps et très vite, comme s'il était de première importance de se confier urgemment d'ultimes secrets avant qu'il ne soit trop tard. Et puis il y a moi : Cornélius Van Zandt.

Un mot à propos de ce nom, de mon nom. Ce Cornélius, je le tiens d'un grand ancêtre du roman familial. Né à Anvers, je ne sais trop quand, disparu en mer, adolescent, vers 1908 ou 1909. Il était cadet sur un navire-école hollandais. Les vieilles femmes de mon enfance, les soirs d'ennui, racontaient son histoire :

Il s'était suicidé, en se jetant à l'eau, quelque

part dans le grand Sud et pas loin du cap Horn. Inévitablement, il fallait que ce fût le cap Horn... Ce Cornélius-là était particulièrement beau. Le plus beau et de loin de tous les hommes de la famille... *Et qui plaisait un peu trop à son commandant*, ajoutaient-elles avec des airs sombres et entendus.

Ainsi, l'aspirant Cornélius Van Zandt, une nuit sans lune, préférant, à l'humiliation et au déshonneur de la sodomie, la létale dignité et le froid pardon de la houle profonde, se serait, de la plage arrière, laissé glisser à l'eau précautionneusement et sans bruit pour ne pas alerter les hommes de barre. On ne le revit jamais. À quoi pensa-t-il, Cornélius et ses pauvres tourments, en voyant, entre deux vagues, s'éloigner la pyramide de voiles et le blanc fanal de la poupe de son navire perdu ? En vomissant l'eau qui déjà s'engouffrait dans sa bouche et lui brûlait tout l'intérieur ? Aux frontières de l'inconscience, en se tordant d'horreur ?

J'ai devant moi, en écrivant ces lignes, la photographie de cet éternel jeune homme. Elle n'est plus qu'un carton jaune et gris. Il doit avoir dix-sept ou dix-huit ans. Raide dans un uniforme de marine, il porte une casquette ornée d'une ancre. Son visage, pris de trois quarts, est rigoureusement neutre, comme de cire. Son regard se voudrait volontaire et lointain, mais les boutons de sa veste ont plus

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE SANG NOUVEAU EST ARRIVÉ. L'HORREUR SDF,
2005 (Folio n° 4604, édition augmentée d'une postface inédite de l'auteur)
SOCRATE DANS LA NUIT, 2008 (Folio n° 4983)

Chez d'autres éditeurs

LES NAUFRAGÉS. AVEC LES CLOCHARDS DE PARIS,
coll. « Terre Humaine », *Plon*, 2001. Prix Essai France Télévisions, prix
Livres et Droits de l'Homme de la ville de Nancy, prix Psyché 2002
ARTHUR, HIPPOPOTAME DE COURSE ET AUTRES
HISTOIRES, *Plon Jeunesse*, 2004
GARANTI SANS MORALINE, *Flammarion*, 2004 (Folio n° 4820)

Patrick Declerck
Socrate dans la nuit



Socrate dans la nuit

Patrick Declerck

Cette édition électronique du livre
Socrate dans la nuit de Patrick Declerck
a été réalisée le 18 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070398539 - Numéro d'édition : 166892).

Code Sodis : N43489 - ISBN : 9782072408236
Numéro d'édition : 229435.